

LE DRAPÉAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSENT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

CITATION EN COUR D'ASSISES

L'an mil huit cent quatre-vingt-trois et le seizième novembre, à la requête de M. le Procureur général près la Cour d'appel de Lyon, le sousigné, Pierre Odé, huissier, près le Tribunal civil de Lyon, audiencier à la Cour d'assises, demeurant à Lyon, 52, rue Centrale, ai cité

Le sieur J.-L. Paget, pris en sa qualité de gérant du journal le *Drapeau noir* dont le siège et les bureaux sont à Lyon, 26, rue de Vauban, et où ledit gérant est domicilié de droit.

A comparaitre en personne devant la Cour d'assises du Rhône, au Palais de Justice, à Lyon, place de Roanne, en la salle ordinaire des séances, le mardi vingt sept novembre courant, à huit heures et demie du matin, aux fins de :

Attendu que le *Drapeau noir* a publié :
1° Dans le numéro du 28 octobre 1883, à la 4^e page, 2^e colonne, sous le titre : « Tribune révolutionnaire » deux adresses, dont la première commençant par ces mots : « Compagnons, de par les iniquités », finissant par ceux-ci : « Salle Ruet, cité Lafayette », et la seconde commençant par ces mots : « Compagnons du *Drapeau noir* » et finissant par ceux-ci : « Le groupe, les Malvétés » ;

2° Dans le numéro du 4 novembre, à la première page, première colonne, un article intitulé : « Les Peureux », finissant par ces mots : « nigou » « ernants ni opprimés » ; à la 3^e page, 2^e colonne, un article sous ce titre : « Produits antibourgeois. fabrication des bombes », finissant par ces mots : « Nous tiendrons notre promesse » ; à la 4^e page, 4^e colonne, un article intitulé : « Genève, aux Compagnons du *Drapeau noir* », finissant par ces mots : « Le groupe anarchiste Le Couteau » « anglant » ;

3° Dans le numéro du 11 novembre 1883, 2^e page, 1^e colonne, un article intitulé : « Des préjugés » finissant par ces mots : « et les plus terribles de tous » ; 3^e page, 1^e colonne, un article intitulé : « Produits antibourgeois, fulminate de mercure » ; 4^e page, 3^e colonne, deux adresses : 1^o d'Alex : « Compagnons du *Drapeau noir* », finissant par ces mots : « Le groupe les Impatients » ; 2^o de Normandie : « Dans notre dernier article », signé : Les Justiciers normands » ;

Attendu que ces articles, insérés dans le journal le *Drapeau noir*, vendu, distribué, ou exposé dans des lieux publics, à Lyon, constituent les délits de provocation directe, non suivie d'effet, à commettre les crimes de meurtre, de pillage et d'incendie, prévus et punis par l'article 24 de la loi du 29 juillet 1881.

Par ces motifs et par application dudit article :

S'entendre, le sieur Paget, condamner aux peines et amendes édictées par la loi, en sa qualité de gérant du *Drapeau noir*, à raison desdits articles ;

Lui déclarant que faute de comparaitre en personne au jour, lieu et heure indiqués, il sera donné défaut contre lui et passé outre au jugement, sans l'assistance du J. y.

Et, afin que ledit Paget, en sa qualité de gérant, n'en ignore, je lui ai remis et laissé copie de la présente citation, en son domicile, au siège du journal, 26, rue de Vauban, à Lyon, où étant et parlant au secrétaire dudit gérant. Coût : 1 fr. 35.

ODET.

La Propagande des Résultats

Pour expliquer ce titre de propagande des résultats, il nous faut résumer la discussion que nous avons eue entre plusieurs camarades, discussion dans laquelle nous nous étions laissés entraîner à critiquer plusieurs actes accomplis, en disant qu'avant d'entreprendre une action quelcon-

que, il fallait auparavant bien en avoir pesé les chances de réussite et savoir si les résultats à espérer étaient en raison des forces à dépenser, qu'il ne fallait pas faire des actes pour des actes, mais en obtenir des résultats.

En effet, ce n'est pas letout que de faire des actes, faut-il encore que ces actes soient accomplis dans certaines circonstances qui leur donnent un certain retentissement de manière à les jeter dans le public en le forçant à les discuter, il faut encore que ces actes aient une raison d'être qui les justifie, et que lorsque ces actes ne parlent pas assez par eux-mêmes pour apprendre au public ces raisons qu'il ignore, il faut qu'il y ait quelque chose qui apprenne à ce public les mobiles qui ont fait agir le ou les auteurs.

Ainsi, supposons un patron s'élevant distingué entre tous par sa férocité envers ses exploités ou un propriétaire surpassant ses congénères en rapacité, supposons qu'un de ces individus ait accompli contre un travailleur un de ces faits que la loi tolère, quand elle ne leur prête pas son concours, mais qui n'en constitue pas moins en bonne justice, une infamie, et ces cas sont nombreux que nous pourrions citer ; il s'en présente tous les jours.

Mais, supposons aussi qu'un ou plusieurs compagnons qui, soit qu'ils se trouvent lésés par cet acte, soit pour tout autre motif, décident de punir l'auteur de cette injustice, ils prennent, comme de juste, leurs précautions pour punir ce ou ces individus, pour ne pas être pris pendant l'accomplissement de cet acte de justice, rien de plus naturel, mais ce n'est pas le tout.

Cela ne suffit pas pour produire des résultats en vue de la propagande, l'acte a réussi, c'est bien ; quelle importance cela aura-t-il dans le public, s'il n'est pas au courant de l'acte d'injustice commis précédemment par ceux dont on s'est vengé ? Il lira dans la liste des faits divers ordinaires qu'un tel ou un tel a été assassiné, que l'on suppose que la vengeance a été le mobile du crime, il est évident qu'il ne s'y arrêtera pas, on se sera débarrassé d'un individu, cela est vrai, on aura la satisfaction de s'être vengé d'un de ses exploités, mais ce sera tout, on n'aura rien produit pour la propagande de nos idées, ce qui, pourtant, doit être l'objectif de tout acte à accomplir.

Mais où les résultats seront plus

piètres encore, c'est quand l'affaire vient à rater, surtout quand elle comporte une certaine mise en œuvre destinée à frapper le public, telle que : explosion de bombes, dynamite, etc. ; si ces engins, en éclatant, ne font que des dégâts insignifiants, tels que : bris de vitres, etc., et que cela se renouvelle plusieurs fois, le public finit par ne plus prendre cela au sérieux, surtout si, comme nous l'avons dit plus haut, il n'est pas au courant des griefs que l'on a contre les individus visés, et nous finissons par passer pour des gamins.

Tandis que cela changerait de thèse si, à côté de l'homme tué, on trouvait un papier expliquant les motifs de cette acte et portant comme signature : *Les Justiciers*, ou tout autre dénomination qu'il plairait aux auteurs de l'acte de prendre.

Et même l'acte ne réussissant pas, prendrait lui aussi une autre tournure, si, sur la maison que l'on aurait tenté d'incendier ou de faire sauter, on trouvait cloué sur la porte ou collé sur le mur, un placard expliquant les motifs de la tentative.

Alors, là, le public se trouverait entraîné à discuter ces actes, et tous ceux qui auraient à se plaindre d'injustices pareilles à celles que l'on aurait punies, applaudiraient de grand cœur ; ils en arriveraient à chercher, à connaître les idées défendues par ces hommes assez braves pour se mettre en lutte contre la société, puis, comme il n'y a rien de plus contagieux que l'exemple, on verrait, petit à petit, l'esprit de révolte se réveiller dans ces cerveaux qui aujourd'hui semblent engourdis, et les actes de vengeance contre les exploités se multiplier jusqu'au jour de la révolte générale.

Mais, pour en revenir à ce que nous disions, s'il faut expliquer les mobiles de l'acte, il ne faut pas non plus que les auteurs s'amuse à écrire de leur écriture naturelle ces petits papiers qui pourraient en devenir de fort compromettants contre eux, ni même les faire écrire par d'autres, car pour ces sortes de choses, moins on est dans le secret, mieux ça vaut. On pourrait, par exemple, écrire avec un bout d'allumette trempé dans l'encre, cela suffirait à dérouter tous les experts possibles.

Cette discussion nous était survenue à la suite de toutes ces tentatives avortées et, qu'à tort ou à raison, on a attribuées aux anar-

chistes — ils ont du reste bon dos. — Comme il est évident que le camarade qui serait pris en train de préparer ou d'accomplir un de ces actes paierait autant que si l'acte avait ou devait produire beaucoup ; comme il est toujours désagréable de risquer sa peau ou sa liberté, pour ne rien produire, rien ne coûte, avant d'entreprendre quelque chose, de s'assurer de toutes les chances qui peuvent en assurer la réussite, surtout pour notre propagande, que l'important n'est pas de produire beaucoup, mais de produire bon.

Du reste, tout ceci n'est qu'un apprentissage à faire, nous sommes, en France, neufs à ce genre de propagande ; rien d'étonnant que, pour commencer, il se produise des *impairs*, cela est inévitable, cela disparaîtra avec la pratique ; lorsqu'après un acte avorté on aura reconnu les causes de cet avortement, on deviendra plus circonspect et une autre occasion se présentant, on prendra ses mesures pour que l'accomplissement de ce nouvel acte produise des résultats.

LES CHINOIS

Les Chinois qui gouvernent la France sont jaloux des Mandarins ou Fils du Ciel qui exploitent la Chine. Les Ferry et les Tseng, les Waldeck et les Li-hing-Chang ! valent les Bismark et les Gladstone et on peut les mettre tous dans le même panier. Les uns et les autres n'ont d'autre mission que de faire verser le sang prolétarien et d'abrutir les masses pour qu'elles ne puissent plus désormais être en état de lever l'étendard de la révolte.

Le seul moyen efficace de détruire l'esprit de rébellion c'est l'abrutissement. Nous en voyons chaque jour des exemples par les organisations de toutes sortes, les sociétés de secours mutuels, de centralisation, de fédération, d'administration, de corporation, de participation dans les bénéfices, etc., etc. Il serait trop long d'énumérer quelques systèmes plus ou moins grotesques pour abrutir les individus.

N'entendez-vous pas à chaque instant quelque bonne tête vous parler de syndicat professionnel, de garde nationale, de Trades-Unions, de 4^e État, que sais-je ? Pauvres anarchistes ! s'il fallait prêter une oreille attentive à toutes les idioties que l'on débite un peu partout et les combattre... Nous y renoncerions en éclatant de rire au nez de nos interlocuteurs.

Et cependant, quel mal nous donnons-nous pour savonner un peu le cerveau des prolétaires, crasseux de préjugés et de fanatisme ! Vraiment, une bonne lessive est indispensable. Cette lessive, c'est la propagande anarchiste, qui, en faisant disparaître l'esprit chinois, l'esprit autoritaire qui anime les travail-

leurs, leur donnera le véritable esprit d'indépendance et de révolution qui devrait être le seul mobile guidant les actions des hommes.

Que voyons-nous en effet tous les jours ? Que veulent tous les gouvernements ? sinon chinoiser le peuple ! réduire les individualités au rôle d'automate, anéantissant ainsi les initiatives, aliénant la personnalité humaine qui ne devra plus qu'obéir aux ordres du pouvoir.

Oh ! nous ne voulons point nous indigner contre la conduite des affameurs à la Ferry qui conduisent le *char* de l'Etat, ce serait peine inutile et ce n'est pas notre affaire ; nous ne voulons pas non plus protester contre les expéditions lointaines, les guerres ; contre le sang français que l'on fait verser loin du pays natal pour le plus grand profit des loups-cerviers de la spéculation financière, industrielle et commerciale ; pour l'enrichissement des exploités de mineurs, plus encore de mines. Pourquoi nous indignons-nous contre des conséquences qu'on ne pourra éviter que lorsque nous ne subirons plus les volontés et les caprices d'un gouvernement quelconque qu'il soit du *Céleste-Empire* ou républicain ? Nous nous attaquons au principe gouvernemental, c'est assez dire que nous protestons, que nous combattons contre toutes les résultantes inévitables de l'autorité gouvernementale et capitaliste.

Mais, ce que nous voulons dire, dans le présent article, c'est autre chose que de démontrer, de faire ressortir les inconvénients d'une guerre avec la Chine et de nous apitoyer sur les milliers de victimes qui resteront éternellement couchées dans les jungles du Tonkin ou de l'Annam. Non, car ce serait superflu ; les mères qui ne reverront plus leurs fils, les fiancées levers fiancés auront assez de larmes pour démontrer la cruauté, les sauvageries des boucheries humaines.

Ces expéditions lointaines sont nécessitées pour le trafic, et il y a là une question importante que nous traiterons un jour : celle des explorations et des conquêtes pour le trafic commercial, qui, depuis quelques années, a pris une nouvelle extension et qui nous réserve de grandes surprises pour l'avenir. Non, c'est à un point de vue intérieur, plus national, pour parler le langage des patriotes qui n'oublent jamais de faire de l'internationalisme pour s'enrichir davantage, que nous nous plaçons ici, malgré le titre de cet article.

Qu'est-ce, en effet, que l'esprit chinois, si ce n'est cet esprit de centralisation, d'organisation systématique qui pousse les privilégiés et les dirigeants, prétendus économistes, dans la voie des réformes prétendues sociales.

On cherche à rendre le *pouvoir exécutif* indispensable et duquel tous les individus d'une nation devront attendre les ordres à exécuter sans mot dire.

Cet esprit chinois qui détruit la pensée

individuelle est encore un dérivatif de l'esprit d'autorité, et il semble avoir inspiré Loyola lorsqu'il créa le jésuitisme. Mais ne nous égarons pas dans ces controverses qui nous obligeraient à démontrer que le positivisme politique s'inspire aussi, sacerdotale, de la pensée jésuitique, et revenons, comme on dit, à nos moutons.

Nous disions donc que le but que semblent vouloir atteindre les dirigeants politiques et économiques de tous pays est *d'enchinoiser* les travailleurs, ou pour être plus explicites, d'abrutir le prolétariat.

Quels résultats nous apporteront ces organisations de sociétés diverses sous le contrôle suprême de l'Etat, si ce n'est celui d'égarer l'ouvrier sur les véritables revendications sociales ? On veut établir un courant de fonctionnarisme qui aboutira à rendre les individus les serviteurs les plus humbles de la caste dirigeante, du petit noyau d'individualités qui tiendront entre leurs mains toutes les ficelles qui font mouvoir les automates humains.

On parle, on crie, on gesticule et on réclame partout des réformes, pour améliorer la triste situation des classes laborieuses, suivant l'expression des législateurs, et quelles réformes, quelles améliorations obtient-on ? Une aggravation de souffrances, de privations et de misères pour l'exploité, avec la souriante perspective, cependant, d'une participation aux bénéfices de l'exploiteur, d'un secours de l'Etat pour ses vieux jours ! C'est à grand fracas qu'on réclame ces réformes démocratiques, et il y a des soudoyés gouvernementaux à la Barberet qui réclament ces améliorations avec une énergie farouche !

Donnez aux travailleurs la participation aux bénéfices, assurez la vieillesse des ouvriers, secourez-les en cas de maladie et même de chômage, vous ferez acte de bonne justice !

C'est ce qu'on nous répète sur tous les tons, et c'est sur ce terrain réformateur que se rencontrent, avec fort peu de variante, les Barberet et les Waldeck-Rousseau, les Clémenceau, les Joffrin et les Henry Maret. Tous ont pour principe, sciemment ou non, l'abrutissement du travailleur.

Sans doute, nous nous tenons éloignés des questions de personnalité et nous n'incriminerons personne, quoique les avancés du radicalisme, qui demandent si fort que leurs employés participent à leurs bénéfices, ne se gênent pas pour retenir leur salaire, plus ou moins honnêtement, en les jetant sur le pavé, pour peu surtout que les ouvriers qui ils emploient fassent de la politique révolutionnaire. Nous reviendrons, un autre jour, sur ce point important des programmes des radicaux et du parti ouvrier qui, au fond, sont parfaitement identiques.

Nous posons le problème dès maintenant en disant que, fatalement, par le seul fait des tendances autoritaires des

radicaux et de tous les partis socialistes, ouvriers ou non, leur but se trouve être à peu près et forcément le même que celui des modérés et des conservateurs à la Léon Say, Leroy-Beaulieu, Molinari, Waldeck-Rousseau, au point de vue exclusif d'une amélioration à apporter à la situation critique de la classe ouvrière.

On trouvera étrange cette théorie et beaucoup s'en indigneront, sans doute ; mais il ne s'agit point de rester superficiel, et, quiconque voudra réfléchir un peu et approfondir la question, n'aura pas de peine à conclure que, seul, l'abrutissement populaire est l'inéluctable résultat de l'autoritarisme qui anime tous les dirigeants et tous les possesseurs présents ou à venir. C'est, en somme, l'envahissement du prolétariat par l'esprit chinois qui sortira des réformes et des améliorations en train de couvrir dans les cartons des faiseurs de lois.

Heureusement qu'à côté de cet esprit d'autorité il y a celui de liberté, c'est-à-dire d'anarchie, qu'on ne parviendra pas à détruire malgré tout ce qui est mis en œuvre pour l'atteindre, parce qu'il ne se base pas sur l'égoïsme et qu'il développe les sentiments d'indépendance, d'initiative, de recherches ; en un mot, de progrès, qui se trouvent au fond de la nature humaine, chez tous les individus. Il est le contraire de l'esprit autoritaire, de l'esprit chinois.

Le but de tous les politiciens est de réglementer l'existence, de donner une classification à tout ce qui ne devrait pas en avoir ; en résumé, ce que veulent tous ceux qui gouvernent ou qui espèrent gouverner, que leur gouvernement s'applique à une nation ou à une commune, c'est d'imiter en tous points les vieilles institutions de la civilisation chinoise qui ont éteint l'énergie individuelle, en paralysant toutes les aspirations nobles, en semant dans tous les cerveaux la resignation lâche, le servilisme.

Eh bien, non ! les travailleurs ne se laisseront pas envahir par cet esprit d'autoritarisme, ils ne feront pas le jeu des mandarins de la politique et, secouant la torpeur qui semble les étreindre, ils voudront faire leurs affaires eux-mêmes, ne chargeront plus personne du soin de leur émancipation.

Le salut est dans la liberté, et ce n'est point du côté du gouvernement, quel qu'il soit, c'est-à-dire du côté de l'autorité et du despotisme, qu'il apparaîtra.

Les anarchistes l'ont compris. Ils ont compris qu'il n'y avait qu'en faisant la guerre à l'autorité qu'ils parviendraient à la liberté. C'est pourquoi ils combattent de toutes leurs forces les propagateurs de l'abrutissement prolétarien, qui veulent les uns avec connaissance de cause, les autres avec plus ou moins de sincérité et de bonne foi, d'autres, encore, à coup sûr, avec franchise, ayant le désir de faire quelque chose, anéantir le désir d'indépendance et l'esprit de révolte qui, de plus en plus, se développe dans le

cerveau du déshérité de la lutte sociale. Ce que veulent les thuriféraires de l'autorité, si petite soit-elle, c'est d'empêcher la Révolution sociale. Y parviendront-ils ? Non, les anarchistes sont là et ils veillent — et ils se méfient aussi.

LE CAPITAL ET LES CAPITALISTES

Qu'est-ce que le capital ? La récolte du riche par la sueur du peuple.

Oui, nous ouvriers, nous avons créé le capital ; par notre travail, nous l'augmentons chaque jour ; et loin de profiter de ce que nous avons créé, nous en devenons l'esclave, par cela même que nous enrichissons le capitaliste à notre détriment, la vie nous devient insupportable. Beaucoup d'ouvriers cherchent dans le suicide un terme à cet ordre de choses. Pour nous, nous croyons qu'il y a mieux à faire.

Quoi, le capitaliste se vautre dans les plaisirs et le travailleur ne peut vivre du produit de son travail.

Quoi, pendant que les uns dansent et banquettent, les autres crèvent de faim.

O travailleur, mon frère, tu souffres, et le capitaliste rit de tes souffrances, tu meurs et il insulte ton cadavre, et en présence de ces faits trop souvent renouvelés, tu ne trouves rien de mieux à faire que d'en finir avec la vie, sans souci qu'au jour de la revendication ton appui manquera à tes frères d'esclavage.

Non, tu n'as pas réfléchi à cela, et voilà ton excuse, mais désormais chasse ces idées et reviens à d'autres sentiments.

Oui, il y a mieux à faire que de mourir ! il faut vivre, pour préparer la grande ère de l'avenir, il faut vivre pour voir tes efforts couronnés de succès, il faut vivre pour assister à la résurrection du travailleur, et à la mort du capitaliste.

Pour arriver à cela, que faut-il : de l'audace ! nous en aurons ; des finances, nous en trouverons ! des sacrifices ! tous nous sommes prêts à donner ce que nous avons de plus cher, pour le triomphe de nos idées.

Donc à l'œuvre, groupons-nous, l'union fait la force ; pas de demi-mesures, songeons à ceux qui souffrent, dont les enfants demandent vengeance ; encourageons les faibles. Enfin, préparons-nous, car l'heure approche où il faudra faire appel à d'autres arguments qu'à ceux de nos mandataires corrompus.

Et, ce jour-là, sans pitié pour les maîtres, comme ils l'ont été pour nous ; que notre mot d'ordre soit :

A bas le capital.

Sus aux capitalistes.

Mort aux infâmes et aux traîtres.

Vive la Révolution !

UN EXPLOITÉ DU CAPITAL.

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

On patauge alors sur place et on voit s'effondrer comme un château de cartes notre édifice idéal de la liberté.

Pratiquons tout au contraire la liberté, rien que la liberté, nous serons plus logiques avec nous-mêmes et partant des sentiments plus fraternels nous animeront les uns les autres, tandis que l'horizon de nos espérances ne sera point aussi borné et que les taquineries mesquines feront place à des ententes meilleures qui produiront d'excellents fruits.

Est-ce que par hasard le progrès se renfermerait dans une boîte ou du moins — pardon du mot — dans une misérable organisation comme quelques-uns l'avaient rêvé ? Pas du tout, il faut pour le progrès la liberté sans limites ; c'est la condition véritable et rationnelle de son évolution.

Nous serions presque tentés de dire : Hors de la liberté, pas de salut ! Je parie qu'on ne se générerait pas beaucoup alors pour nous traiter d'autoritaires.

Il y a tellement d'antinomie dans les pensées des individus que rien ne nous étonne plus, et que nous en prenons

bravement notre parti, quitte à sourire des contradictions puériles.

Malgré nous, nos idées se propagent : elles ne sont pas notre propriété. Partout des groupes d'individus se trouvent partager nos opinions, et les compagnons qui supposent qu'une bonne petite organisation serait utile pour donner une direction, se fourvoient d'une façon absolue. Le seul tort qu'ils aient à nos yeux, c'est d'avoir, comme le singe de la fable de Florian, oublié d'éclairer leur lanterne, puisqu'ils ne jugent, ne voient, ne tirent des conséquences qu'en ayant Paris pour critérium, oubliant ainsi le reste du monde, ignorant que les idées anarchistes ne sont pas précisément l'apanage de la vieille Lutèce.

Il ne faudrait pas supposer, par exemple, qu'en signalant ce qui nous paraît être véritablement un obstacle à la marche de nos opinions dans la classe des travailleurs, c'est de chercher la *petite bête*, comme on dit, et de créer par là de nouvelles divisions parmi les révoltés. Nous n'avons nullement besoin de redire que ce n'est pas un travail de polémique anarchiste que nous faisons ici ; mais au contraire une simple étude anarchiste et en écrivant sur ce thème de *deux tactiques*, nous avons en définitive suivi les routes que tracent fatalement l'esprit d'autorité et l'esprit de liberté. Les camarades qui nous ont suivis jusqu'ici approuveront certainement nos réserves. Nous tenons compte des observations, et il nous

est arrivé d'en dire, en passant, quelques mots : Les compagnons qui nous ont fait quelques remarques s'en seront aperçus (1).

Cet esprit d'*archisme* qui guide quelque peu les tendances des faiseurs de centres, après lequel nous nous sommes acharnés conduit à l'aveuglement. C'est inévitable par l'unique raison qu'on s'écarte plus ou moins des principes anarchistes. De plus, on s'isole fatalement, et les divisions qu'on redoute, contre l'appréhension desquelles on se groupe dans l'espoir de les éviter, se produisent malgré tout puisqu'elles sont rendues inévitables par les écarts que l'on commet avec plus ou moins d'inconscience. Que l'on jette un regard en arrière, que l'on fasse une revue rétrospective du progrès de nos idées, et on verra que de même pour l'évolution progressive des aspirations des peuples et des nations, du développement des races humaines, les idées anarchistes se sont propagées en dehors des organisations et le plus souvent contre les organisations. Est-ce que par hasard on croirait à la souveraineté du groupe ! Ce

(1) En effet, plusieurs amis nous ont demandé des renseignements sur plusieurs passages Nous avons fait incidemment quelques réponses. Sans doute, nous n'avons pu donner des explications sur toutes les questions posées, mais la suite de cette étude donnera satisfaction. C'est ainsi que nous étudierons bientôt si l'anarchie est véritablement le but à atteindre pour l'émancipation sociale ou simplement un moyen de lutte.

serait vraiment s'illusionner alors. Nous sommes trop adversaires du gouvernementalisme pour le supposer, — et cependant beaucoup le croient sincèrement et d'autres le voudraient. C'est alors que l'ont voit surgir ces propositions matamoresques de *Comité* de propagande par le fait où les *hommes d'action* viendront se grouper pour partir à la besogne ! Cela se répète depuis des années. De la façon dont se font ces propositions, on réfléchit malgré soi... La propagande par le fait n'est pas l'épouvante risible, ni des insultes, de menacer l'armée en l'air. C'est autre chose. Nous aurons l'occasion d'en parler plus tard. L'organisation, la centralisation, n'aboutit qu'à l'inertie et à la rétrogradation. Qu'on analyse les résultats, et on verra si nous disons vrai. Sans parler de fulminations grotesques, qu'on ne peut livrer qu'à l'appréciation des anarchistes sincères et qui conséquemment ne méritent guère d'être relevées et surtout discutées, ce qui serait, à coup sûr perdre son temps, nous pouvons dire qu'au fond de nos agissements communs, il y a le vif désir d'être plus utile à la cause de l'émancipation, de faire une besogne plus efficace, en un mot de rendre les masses de travailleurs que l'indifférence envahit de plus en plus, mieux attentives à nos idées et surtout plus bienveillantes.

(A suivre.)

LES IDÉES D'UN PAYSAN

Sur la Révolution

Certains travailleurs du parti ouvrier, collectivistes ou blanquistes, n'importe le nom, je ne m'intéresserai pas ici des partis, certains travailleurs, de bonne foi peut-être, je n'en doute pas, croient encore arriver à une transformation sociale ou pour mieux dire, croient pouvoir fonder une société où régnera l'Égalité et la Liberté intégrales au moyen du suffrage universel. A ces utopies, je répondrai : impossible. Ne serait-ce même qu'une amélioration sociale que je répondrais encore : c'est impossible.

Ah ! il faut avoir le cerveau tonnerrement garni de préjugés et d'erreurs, et la mémoire infiniment bredouille pour ne pas se rappeler que le suffrage universel a servi à escamoter la Révolution de 48. Et, en effet, n'est-il pas certain que sans le suffrage universel, le peuple aurait poussé la Révolution jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il aurait fait lui-même ce que, par ce même suffrage universel, il confia à ses représentants de faire ; et ceux-ci que firent-ils ? Leur premier travail fut de faire massacrer ce qu'ils appelaient la vile multitude, c'est-à-dire les travailleurs.

Voilà les premiers effets du suffrage universel ! Le peuple nommé des représentants qui le font fusiller. Et si le suffrage universel servit à escamoter la Révolution de 48, tout le monde sait qu'il n'a pas été pour rien dans la défaite de la Commune de 71, et que c'est au nom du peuple que ces hommes sinistres, issus du suffrage universel, firent massacrer les citoyens de la Commune. Quelle mystification que ce suffrage universel ! On a trouvé, à ce prix-là, le moyen de faire fusiller le peuple par la volonté du peuple.

Mais, me dira-t-on, les électeurs d'alors n'étaient pas expérimentés et ils votèrent trop aveuglement pour des hommes qu'ils ne connaissaient pas ; mais aujourd'hui nous ne voulons nommer que des candidats ouvriers qui, nous en sommes assurés, ne nous trahiront pas. Malgré cela, croyez-vous que quand même ils seraient fidèles à leur mandat et qu'ils fussent une énorme majorité, vos droits vous seraient pour cela plus vite rendus ? Non, ne le croyez pas.

Regardez un peu qui détient le pouvoir, qui commande l'armée, qui est maître des richesses, principal nerf de la guerre ; regardez enfin de quoi se compose l'échelle de cette société, et vous verrez que ceux qui, par leur oisiveté et leurs orgies, sont amenés à gaspiller le produit du travailleur, ne se laisseront pas dépouiller de leurs privilèges sans livrer un terrible combat (lequel ils sont peut-être en train de préparer) ; méfiez-vous, car ces hommes, en vous offrant le traquenard du suffrage universel, ne songent qu'à choisir le moment opportun pour pratiquer une saignée dans vos rangs.

A présent, quelques-uns moins exigeants me diront peut-être qu'ils se contenteraient d'une amélioration sociale et que le suffrage universel peut très-bien la leur procurer ; à ceux-là je répondrai : mais sachez donc, ô naïfs et lâches à la fois, que ces individus qui détiennent les richesses ont besoin de votre position misérable pour continuer leurs orgies, et que s'ils consentaient à une amélioration sociale, ce ne serait que par force, et en même temps pour se procurer une trêve, un moment de paix, afin de reprendre la force qu'ils ont perdue, pour vous replonger de nouveau, et pour longtemps cette fois, dans une position plus misérable que celle que vous aviez déjà, et ils tacheront bien de s'arranger de manière à ce qu'il vous soit désormais impossible de relever la tête. Ainsi, s'ils consentaient à une amélioration sociale, ce ne serait que pour se procurer le moyen de vous anéantir à jamais.

Alors, voilà qu'il nous faut rester où nous sommes, ou bien faire la Révolution violente, et comme nous ne voulons pas rester où nous sommes, la Révolution violente (sociale et non politique, qu'on ne s'y trompe pas) est inévitable ; alors, puisqu'elle est inévitable, comment doit-elle se faire ? Il est certain que tout ce qui ne produit pas et tout ce qui est une entrave à la liberté doit disparaître. Donc, comment faut-il s'y prendre pour supprimer cela ? Sans imposer mon idée

à personne, je veux pourtant la dire ici : Je crois qu'il serait utile pour se préparer à cela, de former partout des groupes, indépendants les uns des autres, mais se correspondant entre eux, bien armés, lesquels resteraient sur le terrain de la propagande ; il est certain que ces groupes n'avanceront pas la Révolution d'un pas, mais ils seraient prêts au moment venu, munis de toutes armes, et par cela ils pourraient contribuer à la faire tourner à leur profit. Mais ce qui pourrait en hâter la venue, ce serait des groupes d'action, dissolubles aussitôt après l'action accomplie ; ces groupes, dont le nombre d'adhérents devrait être très restreint, pourraient commencer à semer la terreur dans le camp parasite, et si, chaque jour, de tous les coins de la France, arrivait la nouvelle de la destruction de quelques-uns, il est certain que cela produirait vite un mouvement, duquel les groupes propagandistes pourraient profiter. A-t-on besoin d'une entente générale pour commencer à frapper ? eh non ! que chaque individu étant convaincu d'être dans la vérité, s'unisse à quelques compagnons, s'il ne peut faire seul, et qu'on commence ainsi à frapper chacun dans son milieu et au moment favorable.

Vive l'anarchie !

Vive la liquidation !

UN COMPAGNON DU GROUPE LES IMPATIENTS D'ALEX (Drôme).

CAUSERIE

SUR LES

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

Ayant fait un appel dernièrement à nos lecteurs pour qu'ils nous communiquent tous les détails qui pourraient être utiles à la fabrication des produits anti-bourgeois, cet appel étant resté sans réponse, nous devons expliquer pourquoi nous l'avons fait, et quelle est l'importance que nous y attachons.

Nous aurions voulu, à l'aide des renseignements que nous aurions pu réunir, former un petit manuel de chimie, qui puisse mettre chacun à même de s'essayer à cette fabrication, facilement et sans danger, et les mettre ainsi à même de se procurer tous les produits dont ils pourraient avoir besoin, sans avoir à aller chercher le secours de personne, c'est ce que nous pensons avoir fait pour la fabrication de la nitro-glycérine, le fulminate et le genre de bombes dont nous avons donné la description (1).

Car, il peut arriver qu'un compagnon trouve le moyen ou ait la facilité de placer utilement un de ces produits, il est évident qu'il courra bien moins de dangers d'être découvert s'il peut fabriquer lui-même tout ce dont il aura besoin, tandis que s'il est forcé d'en mettre plusieurs dans le secret, il reculera peut-être à le faire, où il aura toujours à craindre les indiscrétions ; on voit de suite l'utilité de cette publication.

Cette publication a encore l'avantage d'éviter les tâtonnements à ceux qui veulent se livrer à ce genre de propagande, en les mettant au courant des progrès accomplis par ceux qui seraient plus avancés ; comme par le temps qui court, la misère allant progressant, et le travail en diminuant, on peut s'attendre à une période de troubles, de manifestations, etc. On voit d'ici l'utilité qu'il y aurait à avoir une certaine provision de ces produits, que l'on pourrait distribuer dans la foule à un moment donné.

(1) A propos de ces bombes, nous avons réfléchi qu'il ne serait pas toujours facile de faire fabriquer des cheminées pour appliquer autour ; comme notre seule préoccupation est de fournir à chacun les moyens d'agir par soi-même, il y aurait à essayer un autre moyen pour provoquer l'explosion.

Voici ce que l'on pourrait essayer : comme la bombe est chargée au chlorate, on pourrait la faire traverser par un tube en verre rempli d'acide sulfurique, et qui se briserait par suite du choc ; il y aurait deux moyens à essayer pour provoquer le bris du tube : d'abord placer une bague en plomb au milieu de sa longueur, ou bien encore enfoncer, tout le tour de la bombe, un certain nombre de pointes en acier, disposées de manière que la bombe soit forcée de tomber sur l'une ou l'autre de ces pointes, et qui dépasseraient dehors d'un centimètre, et iraient à l'intérieur porter sur ce tube, de manière qu'en tombant, cette pointe, en s'enfonçant, briserait le tube.

Ainsi, on sait que ce qui nous manque pour la propagande, c'est l'argent. Supposons qu'une manifestation, dans le genre de celle du 9 mars se produise, et qu'un groupe de compagnons, décidés à se procurer de l'argent quand même, réussissent à entraîner la foule à l'endroit où ils sauraient devoir trouver ce qu'il leur faut, et la décident à piller une banque ou un agent de change, en place d'une boulangerie, on voit d'ici l'utilité d'avoir une provision de ces produits que l'on ferait courir dans la foule, pour résister et protéger la fuite une fois le coup fait, et de les avoir d'avance pour ne pas être surpris par les circonstances.

Un conseil en passant à ceux qui voudraient se livrer à cette fabrication — non garantie du gouvernement — il faut d'abord ne pas être plus de trois ou quatre ensemble, éviter des confidences à ceux dont on n'a nullement besoin du concours, chose que l'on est trop porté à faire, que les lieux de fabrication et dépôt des produits fabriqués soient chez des compagnons dont les idées ne sont pas connues, et qui auraient la précaution de se tenir à l'abri de toute bagarre.

Il faudrait encore qu'il n'y en ait qu'un, de ces trois ou quatre, qui fréquente les groupes, afin de se tenir au courant du mouvement, pouvoir en tirer de l'argent au besoin, mais ne jamais agir, de façon à ne pas attirer l'attention sur lui, et ne se faire connaître pas plus qu'il ne faudrait.

Ceci bien expliqué, nous espérons donc que ceux qui auront des améliorations ou des recettes nouvelles, voudront bien nous les envoyer afin d'activer le courant qui porte beaucoup de compagnons sur ces études ; pour notre part, nous avons lu quelque part une recette pour rendre la dynamite 50 0/0 plus forte, la voici : prendre du coton-poudre et le réduire en une espèce de gomme au moyen de l'alcool méthylique (esprit de bois), une fois que l'on a obtenu cette espèce de gomme on la sature avec la nitro-glycérine, et on obtient un produit qui, paraît-il, comme nous venons de le dire, est 50 0/0 plus fort que la dynamite ordinaire, et n'offre pas plus de dangers.

Maintenant, plusieurs compagnons se trouvent arrêtés par l'idée qu'il est très dangereux de se livrer à ces manipulations, quand on n'est pas au courant ; pour notre part, nous avons essayé, ne possédant aucune connaissance chimique d'après les recettes à la diable que nous avons pu ramasser à droite et à gauche, nous ne nous sommes aperçus d'aucun danger, il n'y a que quelques maux de tête à attraper pour opérer, on n'a qu'à avoir soin de respirer le moins possible des vapeurs qui se dégagent ; au besoin, on se met sous le nez un linge trempé dans de l'eau coupée d'ammoniaque ; pour plus de sûreté on n'opère que sur des petites quantités.

Maintenant, pour faire détonner la dynamite, nous l'avons dit, il faut des amorces chargées de 1 gr. de fulminate, mais s'il fait bien froid, que la dynamite soit gelée, de même si on l'emploie humide, il faut forcer la charge de fulminate jusqu'à 1 gr. et demi.

PROTESTATION

Du Groupe anarchiste italien de Genève

Compagnons,

Le groupe anarchiste italien les Pavillons-Noirs, en attendant le moment qui nous fournira l'occasion, condamne le traître Andrea Costa à être exécuté, en faisant usage de n'importe quel moyen pour accomplir cette besogne ultra humanitaire.

Aux journalistes collectivistes, possibilistes, intransigeants ou radicaux, qui, à l'occasion de la pantomime de la salle Favier, tentèrent de lancer la boue sur nos amis qui ont démasqué Costa ; aux saltimbanques du *Fascio della Democrazia*, de Rome ; du *Secolo*, de Milan, et autres canards d'égoûts, mazziniens-garibaldiens ; à tous, nous leur disons : « merde pour vos sales gueules, et... gare la lanterne ! »

Donc, amplement, nous nous déclarons solidaires des actes de nos compagnons de Nice, de Mentone, de Florence, de Paris, etc., etc., contre Andrea Costa, royal député de la monarchie italienne, et qui a su se créer une fortune politique, en exploitant la bonne foi de

nos compagnons, et spécialement la condamnation du glorieux galérien Cipriani.

Aux idiots crétins, spéculateurs ignobles du parti ouvrier révolutionnaire italien, nous leur demandons simplement : « Costa a été condamné et expulsé de France pour affiliation à l'Internationale ; aujourd'hui, il y retourne sous la paternelle protection de ces mêmes sbires qui, autrefois, l'ont mis dans le panier à salade avec le viaticum des menottes. Remarqué, chers idiots, que votre honorable Costa est retourné en France pour présider et faire acte de présence comme délégué dans un Congrès de l'Internationale... C'est vrai, plus ou moins beaucoup équivoque, mais toujours international.

Répondez-nous, tas de juifs du socialisme.

En attendant, nos amis de Lyon et de Paris se meurent dans les cachots de la République, faussement accusés de ce même crime, qui permet au socialiste mazzinien Costa, d'être l'agréable hôte de M. Jules Ferry.

Amis ! l'époque de gros mots doit finir pour faire place à l'action individuelle ou collective ; faites donc usage de tous les moyens pour détruire la bourgeoisie capitaliste, source unique des maux qui affligent l'humanité. Dans vos actes, n'oubliez pas les infamies que les soi-disant ouvriers collectivistes et possibilistes, ont lancées et lancent aux anarchistes.

Pour les Joffrin, les Costa, les Malon, les Brousse, etc., etc., nous sommes des agents de la rousse, tandis que les véritables martyrs (dans les banquets) sont eux, nos amis sont perpétuellement en prison, en exil ou dans la misère !..

Canailles et menteurs ! Malatesta, Cipriani, Carattoni, Kropotkine, Gautier, Bordat et tant d'autres sont-ils des collectivistes blagueurs, ou bien des gens d'action qui veulent l'abolition du capital ?

Allez, allez, tas de brigands, traîtres du prolétariat ! lâches, charognes, propagateurs de l'action individuelle au profit de vos ventres ; vos noms et vos portraits depuis longtemps sont dans nos carnets pour le jour où la tisanne à la dynamite vous guérira de la fluxion du suffrage universel et autres maladies de bourse...

Vive la Révolution sociale !

Vive l'anarchie !

LETTRE STÉPHANOISE

Compagnons du Drapeau noir,

Grand émoi à l'usine Barrouin à la suite de ma dernière lettre. Le terrible métamorphose Verdreau en a attrapé un rhume et le marlou Giraudet a failli en prendre la jaunisse, pendant que la haute administration en tombait des nues. C'est que toute cette phalange de honteux parasites, engraisés avec le produit de la sueur des travailleurs, n'a pas l'habitude de voir ses ignominies dévoilées dans un journal ; c'est que tous ces ignobles coquins, qui traitent les ouvriers comme des bêtes de somme, ne peuvent pas digérer de se voir cloués au pilori de l'indignation populaire ; c'est qu'ils commencent à comprendre que le jour n'est pas loin où tous ceux qu'ils ont exploités, torturés, prendront une revanche éclatante et sauront, par tous les moyens possibles, se débarrasser de cette bande de filous. Aussi a-t-on mis en avant tous les moyens, afin de découvrir l'auteur de l'article paru dans le *Drapeau noir*, et nous devons même avouer, ô honte ! que nous avons vu des ouvriers plier sous le joug du coureur de catins du bandage qui, alléchés par la promesse d'une bonne récompense, n'auraient pas mieux demandé que de le connaître, afin de l'aller dénoncer au bureau ; heureusement, et c'est une consolation pour nous, que la grande masse approuve entièrement la campagne que nous avons entreprise, et que, quoiqu'il dût nous en coûter, nous poursuivons jusqu'au bout.

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, des exploits de l'entrepreneur de cocottes Giraudet et du fougueux Don Quichotte Verdreau ; aujourd'hui, j'ai à vous entretenir du grand mill, dont le chef de fabrication, le sieur Escoffier, est un autre intéressant personnage que l'on rencontre à chaque pas, les mains derrière le dos, et promenant du grand mill à la tolérie n° 1 sa frimousse d'hippopotame, en laissant tomber son regard de loup-zerrier tantôt sur les lamineurs, tantôt sur les a ; pareilleurs, ou, tout à coup, se mettant à courir comme un chien enragé à la recherche des rouleurs de fer ; je dois vous dire que ce ventru-là est propriétaire d'une maison qu'il a fait bâtir (avec l'argent de ses ouvriers, bien entendu) dans le quartier du Marais ; mais s'il est aussi humanitaire pour ses locataires qu'il l'est pour ses ouvriers, l'estime qu'ils doivent avoir pour lui ne doit pas être aussi large que son embonpoint. Vous allez d'ailleurs juger de

son humanité par le fait suivant : Il y a quelque temps, au grand-mill, trois ouvriers se firent blesser dans la même journée, ce qui n'est pas rare, car ici, lorsqu'on entre à l'usine le matin, l'on est jamais bien certain de s'en aller entier le soir, le sieur Escoffier regardait tranquillement emporter les malheureux mutilés, et non moins tranquillement envoyait au fur et à mesure chercher des hommes de la cour pour les remplacer. Le lendemain, le moins grièvement blessé vint à l'usine, un bras en écharpe, afin de se faire faire un bon de caisse ; je dois vous dire que quand nous nous faisons éreinter, la compagnie, qui ramasse des millions à nos dépens, a la *générosité* (?) de nous donner... vingt sous par jour ; mais, ce jour-là, l'Escoffier en question répondit à cet ouvrier que c'était bien mal fait de lui donner la caisse, car, a-t-il prétendu, pour s'être fait faire mal, il fallait vraiment qu'il l'eût fait exprès (?). Ce fait seul doit vous donner un aperçu du personnage. Il est, d'ailleurs, bien secondé par un autre personnage qu'il est bon de signaler : c'est le chef lamineur, le borgne Girard, qui remplit au grand-mill le rôle de garde-chiourme, en étalant d'un air satisfait sa formidable pause et sa trogne rubiconde. Là, comme aux toleries et au puddlage, dont j'aurai à vous parler dans une autre lettre, les ouvriers ne savent jamais ce qu'ils gagnent ; tous les jours, le chef de fabrication fait placarder, dans un cadre réservé à cet effet, une feuille où est établi un compte d'apothicaire, contenant le poids du fer reconnu valable d'un côté, et le rebut de l'autre ; mais les ouvriers ne savent jamais ce qu'il y a d'exact dans le compte qu'on leur fabrique. Mais si c'est la rage au cœur que nous sommes chaque jour témoin des infamies qui se commettent, nous constatons avec joie que l'esprit de révolte se manifeste chaque jour de plus en plus parmi les travailleurs, et que nous approchons à pas de géant de l'émancipation prolétarienne et de la grande Révolution sociale.

LE DISCIPLE DE PROUDHON.

Tribune Révolutionnaire

Lyon. — Il est une question fort grave qui tient au cœur de tout être qui désire le bonheur de l'humanité. Nous entendons nous occuper du sort de la femme dans la société. Il est évident qu'il ne s'agit ici que de cette classe laborieuse ou de milliers de prolétaires dépendent leurs forces, leur courage et leur activité dans la production d'un travail souvent au-dessus de leurs moyens.

Est-ce que le surcroît de travail rend leur existence possible, facile en un mot ? Non ! il arrive que le plus grand nombre d'entre elles en travaillant 12 ou 15 heures par jour ne reçoivent qu'un salaire dérisoire, la modique somme de 1 fr. 25 ou 1 fr. 50. Et quand on songe qu'avec de pareils moyens, elles doivent suffire au besoin de la vie, on se demande quelle somme de privations, de tortures sans nom endurent ces malheureuses qui n'ont d'autre perspective que la faim ou la honte.

Ce que nous voulons à tout prix, c'est le moyen de vivre en travaillant sans recourir à d'autres moyens qui ne sont que le résultat du calcul odieux et vil de ces parasites qui ne voient en nous que des instruments propres à satisfaire leurs appétits de vampire ; nous disons assez de souffrance, assez de honte. Nous porterons haut la tête, résolues que nous sommes à lutter jusqu'au bout ; si nous succombons dans la lutte, notre dernier cri sera un cri de haine contre nos bourreaux.

LE GROUPE LOUISE MICHEL.

Bruxelles. — Compagnons du *Drapeau noir*. Le groupe les *bras de fer* de Bruxelles, nouvellement constitué, vous envoie toutes ses sympathies pour la lutte aussi ardente qu'énergique que vous soutenez contre la race maudite qu'on appelle bourgeoisie, ainsi que pour votre hardie propagande, qui fait tomber le bandeau aux prolétaires de tous pays. En outre, le groupe se déclare solidaire de tous les actes révolutionnaires, accomplis par nos amis, et s'engage de suivre la même voie. Allons frères de misère, assez courbé la tête, assez de faiblesse, venez grossir l'armée des mécontents, qui s'accroît de jour en jour, venez vous ranger comme nous sous les sombres plis du *Drapeau noir*, le drapeau des meurt-de-faim, mais aussi le drapeau de la vengeance. Frappez ! usez des moyens les plus violents, tels que poignard, dynamite, en passant par le pétrole et le poison pour faire disparaître cette vermine qui nous écrase, nous exploite, et qui eux mènent une vie de jouissance avec notre sang et nos sueurs. Et vous patrons, prêtres, juges et

gouvernants, qui vous cachez sous le masque de républicains, ou qui êtes représentés par une tête de chou couronnée.

Continuez à faire voter, à abrutir, à condamner ceux qui ont l'audace de protester contre toutes les iniquités de la société actuelle. Nous ne demandons pas grâce, mais dépêchez-vous, votre temps est proche, car bientôt un immense cri retentira partout : Cri de vengeance et de justice.

Alors votre heure aura sonné.

Vive la Révolution ! vive l'anarchie !

**

Paris. — Le groupe l'Aiguille invite les anarchistes partisans de la proposition des groupes du v^e et du xiii^e, relativement au développement des journaux le *Drapeau noir* et le *Révolté*, à assister à sa réunion hebdomadaire qui aura lieu le jeudi 29 novembre, à partir de 8 heures et demie, au siège social, 14, rue Coquillière, et prie tous ceux qui pourraient donner des renseignements sur les dépôts de vente et le chiffre relatif des numéros, de vouloir les faire parvenir à cette réunion et engage les groupes ou les compagnons de province à en faire autant.

L'AIGUILLE.

**

Paris. — Le compagnon Grave, ayant besoin de liquider ses comptes envers la commission de répartition, prie tous ceux auxquels il a confié des volumes du *Procès de Lyon* de vouloir bien régler dans le plus bref délai au compagnon Seignée, 45, rue Croulebarbe.

Les compagnons qui ont des comptes à régler, ou qui auraient des demandes de brochures à faire au groupe des 5^{me} et 13^e arrondissements de Paris, sont priés de s'adresser dorénavant au compagnon H. Seignée, impasse des Reculettes, 45, rue Croulebarbe (Paris).

Nos amis trouveront à la même adresse les collections qui restent encore de l'*Etendard Révolutionnaire*, ainsi que celles de la *Lutte* et du *Drapeau noir*.

**

Firminy. — Compagnons du *Drapeau noir*. Au bain F.-F. Verdier, dont le Loyola Evrard est le directeur, il y a une caisse de secours pour les blessés et les malades, mais qu'à juste titre l'on devrait désigner sous le nom de caisse des volés. En effet, voici la façon dont elle est régie et alimentée : On retient 1 fr. 50 par mois à chaque ouvrier, même quand il n'a que cinq jours de travail. Il y a 2,600 travailleurs dans ce bain, ce qui fait 3,900 francs par mois ; d'après le règlement que le bain a fait, tous les travailleurs sont forcés d'être de cette société. Le directeur en est le président d'office, l'ingénieur le vice-président, le caissier est trésorier, et les contre-maitres en sont les syndics. Vous voyez la bonne organisation de ces exploiters, retenir l'argent des ouvriers, et en disposer comme bon leur semble.

Quand on est malade, ce n'est qu'à partir du cinquième jour que l'on est payé à 1 fr. 50 par jour, bien compris que les dimanches et fêtes on ne vous donne rien ; les médicaments sont à la charge du malade.

Les blessés sont payés du premier jour à 1 fr. 50, toujours rien les dimanches et fêtes. Ils ont les médicaments gratuits, qui se composent de farine de lin, de diachylum ou fleurs de mauves.

Ce qu'il y a de plus crapuleux, c'est que si vous êtes malade ou blessé pour plus de trois mois, on vous flanque à la porte. Ainsi, on retient du premier jour au dernier sur votre travail pour vous secourir, et si l'on est secouru plus de trois mois, c'est le renvoi.

Il y avait trois médecins à 1,000 fr. par an, toujours choisis par le bain ; aussi les nommés Aulas et Viallaron étaient comme leur maître, l'impudent Evrard. Un malade allait-il les voir : « Allez-vous faire foutre. Vous m'emmerdez. » Telles étaient les réponses faites par ces deux sales goujats ; à force de réclamations de la part des ouvriers, le hibou Evrard feignit de rendre satisfaction aux travailleurs, il fit proposer par les contre-maitres de n'avoir qu'un médecin, qui ne serait chargé que du bain, et à qui on donnerait l'appointement des trois autres, ce qui ferait trois mille francs par an. Le compagnon L... mit sur son bulletin : Rendez la caisse aux travailleurs.

Les vendus chargés du dépouillement dirent que celui qui avait fait ce bulletin ne savait pas ce qu'il réclamait et pourtant L... réclamait son argent pour qu'il ne servit plus à faire faire la fête de Saint-Eloi et tant d'autres à Tartufe Evrard, pour ne plus fournir du savon blanc et des essuie-mains aux employés de bureaux et contre-maitres, car cela ne guérit pas trop les malades.

Il ne voulait pas non plus pour médecin le protégé de l'ignoble Evrard que des autres, c'est vrai, parce que ce charcutier ou du moins ce nouveau médecin, est le propre cousin d'Evrard. Comprenez-vous à présent l'empressement qu'il y avait de lui faire avoir 3,000 fr. par an.

C'est par centaine que nous aurons à compter les blessés renvoyés du bain après leur avoir retenu pendant 5 à 20 ans leur salaire. Nous les ferons connaître dans un prochain numéro.

Evrard disait au compagnon L..., le jour de son renvoi : « Au lieu de caresser la main qui vous nourrit, vous la mordez. » Tu nourris quelqu'un toi, polisson, on pourrait te dire que tu as été nourri au détriment des prostituées dont tu as été le digne souteneur.

N. B. — Nous offrons à nos lecteurs un abonnement d'un an si on peut nous dire où Evrard a gagné la croix qu'il a sur la poitrine, ou bien le compagnon L... en fera l'explication.

**

Ricamarie. — Est-il vrai qu'il existe une maison de tripot, qui se tient chez le maire Jacquemard après les heures de la fermeture des cafés, où les principaux joueurs seraient :

Le maire Jacquemard ;
Le brigadier de gendarmerie Mais ;
Barbichon, greffier du juge d'instruction, à Saint-Etienne ;
Rouillat, commissionnaire ;
Verriès, etc., etc.

Nous donnons 15 jours de réponse ou nous citerons des faits sérieux.

**

Nice. — Vu le nombre toujours croissant d'adhérents aux groupes anarchistes franco-italiens, il a été décidé dans ces dernières réunions de fonder un organe exclusivement anarchiste ayant pour titre : *L'Anarchiste méridional*.

Ce journal sera soutenu par les groupes et paraîtra tous les quinze jours, chaque citoyen y adhère verse 1 franc par mois. Pour les adhésions s'adresser chez M. Andréon, coiffeur, avenue de la Gare, 35, dépositaire du *Drapeau noir*, du *Révolté* et brochures révolutionnaires.

LES GROUPES ANARCHISTES DE NICE.

**

La rédaction du *Drapeau noir* souhaite bienvenue et prospérité à ce nouvel organe nettement révolutionnaire.

Nous donnerons en temps et lieu l'adresse des bureaux, ainsi que les conditions d'abonnement.

**

Marseille. — La grève des ouvriers meuniers rhabilleurs, qui avait éclaté dans de très bonnes conditions, est terminée, ou à peu près, par la défaite des exploités.

Il est inutile de vous dire que les pandores sont venus mettre leur sabre à la disposition du capital, les quelques arrestations qui ont été opérées en font foi.

Quoique vaincus, nous disons à nos frères d'infortune d'avoir bon espoir, car toutes les grèves ne se termineront pas de même. Nous devons constater que l'infamie des policiers et gendarmes a fait quelques révolutionnaires de plus, c'est toujours tant de gagné pour la cause. Quant à vous, bourgeois, abusez de la force, mais n'igniez pas qu'on se brûle en jouant avec le feu.

**

Dijon. — Les sociétés ou groupes qui, par l'intermédiaire d'un compagnon de passage porteur du manifeste du groupe d'études sociales de Dijon, désireraient rentrer en communication avec ledit groupe sont invités à envoyer leur adresse au compagnon Monod, secrétaire, rue Berlier, 40.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la brochure le *Procès des Anarchistes* au bureau du *Drapeau noir*.

La première des Anarchistes roannais

A LA BOURGEOISIE

Allons, bons bourgeois biens nourris, bien vêtus, bien logés, bien dorlotés, voici venir l'hiver et avec lui un surcroît de misères pour les meurt de faim qui chaque jour triment pendant 12 ou 14 heures pour vous procurer tout ce confortable.

Pendant que vous goûtez toutes les jouissances de la vie bourgeoise, la plupart des travailleurs seront sans pain, beaucoup de ménages sans feu, et nombre d'enfants n'auront pas de vêtements pour couvrir leurs corps amaigris par les privations.

Si vous avez des consciences, nous pourrions vous dire de les consulter, afin qu'elles constatent avec nous tous les maux que vous faites endurer aux prolétaires. Mais comme les anarchistes savent qu'à la place du cœur M. Vautour et M. Brécharé n'ont que des pièces de vingt francs volées aux travailleurs, nous disons donc, bourgeois de tout acabit, écoutez ceci :

Avant que l'heure de la grande liquidation soit sonnée, les anarchistes vous déclarent qu'ils sont des hommes comme vous et que, comme vous, ils ont droit au banquet de la vie ; plus que vous encore, attendu qu'eux produisent, tandis que vous ne faites œuvre de vos dix doigts.

Ah ! bourgeois rapaces et égoïstes, vous prétendez que nous sommes des scélérats, des brigands. Eh bien ! nous allons mettre en parallèle le bien que vous avez fait à côté de notre prétendu mal. Par la parole, par la plume, nous allons exposer aux travailleurs inconscients les causes de leur misère :

Vous tous, travailleurs qui croyez encore à la nécessité d'une autorité, d'un gouvernement quelconque ; qui croyez encore à la légitimité de la propriété individuelle ; vous qui respectez encore ces enjuponnés qui réservent toutes les rigueurs de leurs préférences lois pour les anarchistes. Entendez ! Commençons par les législateurs qui sont au pouvoir, grâce à l'ignorance et à la misère populaires. Les voyez-vous vos maîtres, vos gouvernants, vos députés, vos sénateurs ? Comme ils se moquent de vous aujourd'hui que vous leur avez servi de marchepied pour arriver au pouvoir !

Vous les voyez ces faiseurs de programmes, dites, travailleurs, ces gens-là ont-ils fait quelque chose pour vous ? Ont-ils fait la moindre réforme qui ait amélioré votre sort aussi bien moralement que matériellement ? Non ! Tous faiseurs de discours, tous blagueurs, tous charlatans !

Depuis le chouan Baudry d'Asson, jusqu'au socialiste Laguerre, tous partisans de l'exploitation de l'homme par l'homme. Preuve irréfutable, c'est que, aussi bien les droitières que les gauchers, tous palpent les vingt-cinq francs par jour que leur octroie la bêtise des travailleurs.

Ces gens-là, qui prétendent faire le bonheur du peuple, n'ont, jus-qu'à aujourd'hui, fait que le tromper et le leurrer par de belles promesses la veille des élections ; mais, le lendemain, l'élu dit à l'ouvrier : Passe au large, je ne te connais pas.

Croyez vous, travailleurs, que la société a besoin de tous ces êtres improductifs pour subsister ?

Pourquoi donc faire ces huit cents mangentout du palais Bourbon et du Luxembourg ? Pour faire des lois, disent-ils ; des lois, dites-vous ? mais dites-nous donc, messieurs les législateurs, pourq u'il vous les faites ces lois ? et surtout contre qui ? vous n'avez garde de répondre à ces questions un peu embarrassantes. Eh bien ! nous, anarchistes, nous allons répondre pour vous.

Toutes les lois que vous et vos prédécesseurs avaient faites depuis la grande Révolution n'ont été que pour le maintien des privilèges de la classe possédante, au détriment de la classe qui ne possède pas, et qui cependant produit tout.

Quand, sous prétexte de sauvegarder les intérêts du pays, vous envoyez nos enfants périr en Tunisie ou au Tonkin, vous appelez cela vous occuper d'affaires sérieuses, dites donc véreuses, et surtout monstrueuses, car avec l'or volé aux père-, vous faites mourir les fils par le plomb ou le typhus ; et de l'autre partie du produit de notre travail vous débutez nos filles.

Voilà, travailleurs, le seul rôle que vos représentants puissent jouer dans les coulisses de ce qu'ils nomment les Chambres.

Tant que vous aurez des représentants, il en sera de même, tant qu'il y aura un gouvernement vous serez obligés de travailler pour nourrir les armées, les magistrats les prêtres, les mouchards, et partant vos exploités qui sont protégés par toute la machine gouvernementale.

Quand il n'y aura plus de gouvernement, il n'y aura plus de propriétaires ni de patrons, car ils n'auront plus à leur service les baïonnettes pour vous contraindre à travailler pour eux, ni les juges pour vous condamner et vous emprisonner, et surtout vous exploiter, c'est-à-dire vous voler.

(A suivre.)

AVIS

Nous apprenons à la dernière heure qu'un groupe anarchiste doit faire paraître un nouvel organe à partir du 8 décembre. Nous en parlerons dans le prochain numéro.

Le Co-Gérant : J. L. PAGET.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandièrre, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)